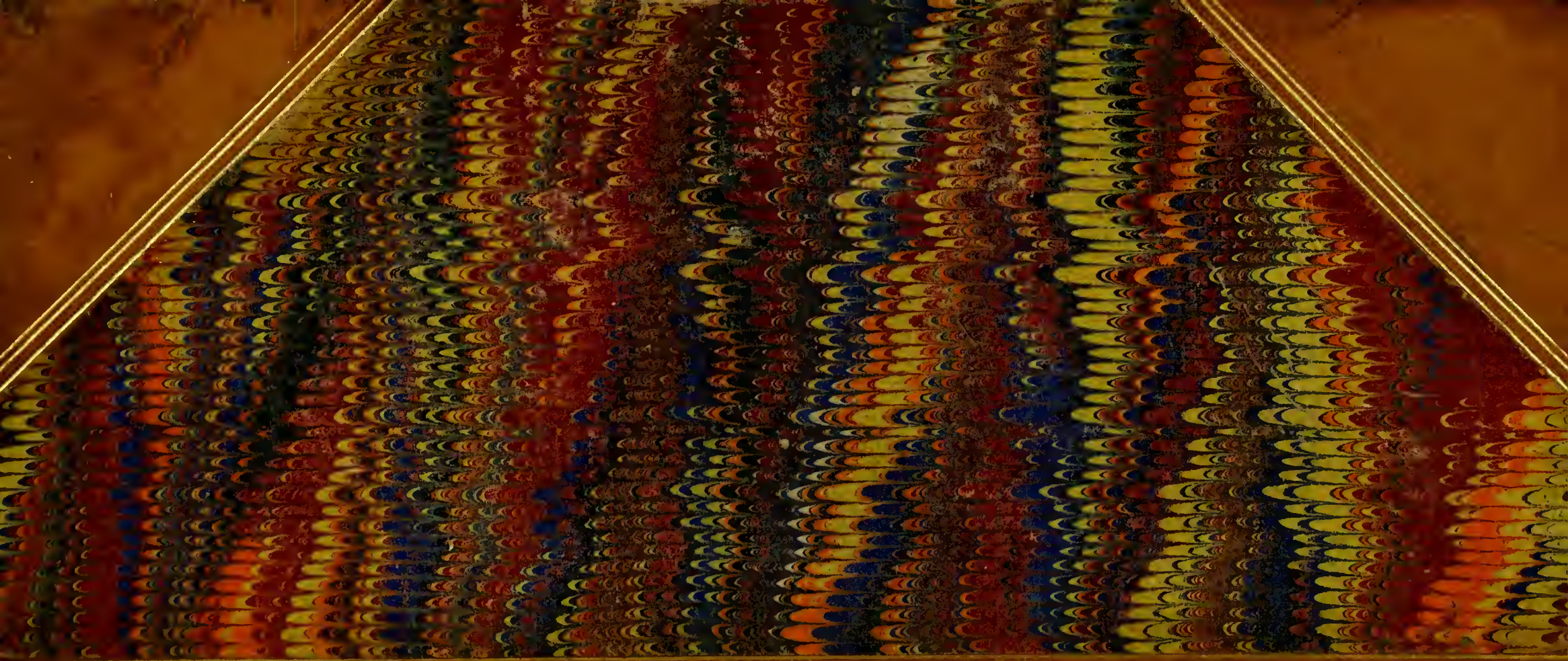

3,130/B

O

C. 1800

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/b22041801

LA

FOUTRO-MANIE,

POEME LUBRIQUE

EN SIX CHANTS.

Scillicet is Superis labor eſt, ea cura quietos Sollicitat. . . . . .

Virg. Æneid.

A SARDANAPALIS,

AUX DÉPENS DES AMATEURS.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

ÉPITRE DÉDICATOIRE

Aux Foutro - Manes des deux Sexes.

CE n'eſt point ici une Religion nouvelle, un culte moderne, que je viens vous offrir, aimables Débauchés, qui comptez pour les plus doux momens de la vie, ceux que l'on donne aux plaiſirs, à la volupté. Les tendres impulſions de la Nature, ſont d'une antiquité égale à celle de l'exiſtence du Genre humain; & s'il s'agiſſoit de vous préſenter ici l'arbre généalogique de la FOUTRO-MANIE, vous le verriez porter ſa tige touffus dans l'Olympe, & ſes racines profondes dans les gorges du Ténare. Les Dieux, les Déeſſes, furent donc Foutro-Manes; c'eſt un axiome de la vérité. A leur exemple, les demi-Dieux, les Héros s'abandonnerent au doux penchant de la lubricité. On vit dans tous les ſiecles, dans tous les âges, la luxure, exerçant ſon inévitable empire ſur tous les individus de l'eſpece humaine, phyſiquement organiſée à l'inſtar des animaux. Le beſoin & le deſir

de la reproduction entraînerent conſtamment les objets les uns vers les autres, & diſpoſerent les *atomes* ſéminaux à une attraction réciproque ; enſorte, que ce n'eſt rien avancer de trop, que de faire remonter la FOUTRO-MANIE à l'inſtant de la Création.

Les opinions les plus anciennes, ſont celles qui ſemblent avoir le plus de droit à notre confiance, à notre affection. Chérir ce qui de tout temps fut cher à nos prédéceſſeurs, croire à ce qui mérita leur approbation, rendre hommage à ce qui réunit ceux de tous les ſiecles antérieurs ; c'eſt agir ſagement, c'eſt préférer un chemin sûr & frayé à des routes nouvelles & menſongeres. Pratiquons, ſans ſcrupules & ſans frayeurs, les Dogmes immémoriaux de la FOUTRO-MANIE ; laiſſons murmurer, & même fulminer, ces Moraliſtes importuns, Hypocrites, qui en condamnant avec une ſévérité apparente les objets qu'ils aiment le plus, vont en cachette s'enyvrer de ces plaiſirs, qu'ils voudroient défendre aux autres, & qu'ils ſe permettent furtivement. Mahomet prohiboit le vin aux Muſulmans, & n'en buvoit pas moins le plus délicieux.

Les Hébreux modernes ne s'abſtiennent gueres des viandes prohibées à tous les Circoncis ; & tous les graves Sorboniſtes, dont la cenſure ne pardonne rien, ſe déridents toujours à l'aſpect du fruit défendu, ceſſent d'être auſteres *en préſence de l'objet*, & n'héſitent pas de ſe précipiter dans cet abîme, dans ce centre, où tout tend. C'eſt alors que les choſes ſe nomment par leurs noms, ſans périphraſes, ſans voiles incommodes ; parce qu'enfin il n'eſt pas plus indécent, à bien y réfléchir, de nommer le membre viril, un VIT, & le foyer de la femme, un CON, que de dénominer toute autre partie du corps. Ces minutieuſes modeſties ne réuſſiſſent plus aujourd'hui, pas même chez les Béguines, à qui maint Jardiniers & maint Directeurs ont donné des leçons utiles de Langues & de Phyſique expérimentale. La crainte de corrompre la jeuneſſe, eſt une peur frivole, qui ne feroit qu'étouffer le génie des Auteurs, ſans empêcher la contagion, ſi c'en eſt une de faire des progrès. Sodome & Gomorrhe avoient déja, par leurs excès, provoqué le feu vengeur du Ciel, avant que nos Ecrivains euſſent mis au jour, *Dom Bougre*, *Thereſe Philoſophe*, *le Débauché Converti*, *le*

Chapitre général des Cordeliers, avant que l'Homere des François ; le Chantre du grand Henri, eut compoſé ſon ingénieuſe *Pucelle* ; avant que l'immortel Piron eut produit l'inimitable chef-d'œuvre en l'honneur du Dieu Priape. Il eſt donc du dernier ridicule de vouloir reprocher aux Auteurs qui écrivent ſur les matieres l'aſcives, la corruption déjà exiſtante, & dont ils ne ſont que les Hiſtoriens. Autrement, on pourroit avancer, que quiconque écrit ſur la Guerre, la Politique, & les différens objets qui intéreſſent les Nations, devient complice des abus & des vices inévitables, auxquels les Guerriers & les Politiques de tous les pays, de tous les ſiecles, ne peuvent apporter que de foibles barrieres.

J'eſpere donc, que les Lecteurs, à qui cet Ouvrage tombera entre les mains, ne me ſçauront pas mauvais gré d'avoir écrit l'Hiſtoire & les progrès de la FOUTROMANIE, de cet art primitif & ſuivant la Nature, dont l'origine eſt auſſi célebre qu'utile, dont la décadence entraîneroit celle de l'Univers. Ovide compoſa l'*Art*

d'*Aimer* (*a*); qu'il me ſoit permis de décrire l'*Art de Foutre*; & ſi l'on ne trouve pas dans ma FOUTRO-MANIE, toute l'énergie dont brille l'Ode à Priape, que l'on ſe ſouvienne combien il eſt mal-aiſé de ſoutenir dans un Ouvrage didactique & de longue haleine, le ton ſublime & majeſtueux du Genre lyrique. De la légéreté, de la facilité, de la vérité dans les Tableaux, voilà tout ce que je me propoſe, n'aſpirant à aucune gloire rrop élevée, & n'ayant entrepris qu'une deſcription libre de cette foule d'événemens qui appartiennent immémorialement aux Annales de la FOUTRO-MANIE.

(*a*) *Cet Art d'Aimer d'Ovide, vient d'être traduit en vers François, par M. Bernard, que Voltaire appelle le* Gentil Bernard. *Mais il s'en faut de beaucoup que la traduction ait l'énergie & la chaleur de l'original.*

LA

FOUTRO-MANIE.

CHANT PREMIER.

VOUS le voulez.... je vais ſouiller mes rimes,
Poëtiſer en jargon ordurier,
Des Cons des Culs, diviniſer les crimes,
Chanter les Vits les combats magnanimes,
Du Dieu Priape embellir le laurier,
Et dans mes Vers, impurement ſublimes,
Du Grand Voltaire, enfiler le ſentier.
Toi, dont les feux raniment la Nature,
Qui, maîtriſant l'homme & les animaux,
Brûle en ſecret le Cuiſtre & le Héros,
Sois ma Déeſſe, adorable Luxure!
Viens décider mes lubriques pinceaux!
Si, des remords écartant le murmure,

Robbé, Piron, dans leurs rians travaux,
De traits frappant chargerent leurs tableaux,
Toi ſeule en fis le fond & la bordure:
Des doux Amours ſuivant les nobles traces,
Tu les fixas, tu dévoilas les Graces,
Et, nous montrant d'heureuſes nudités,
Tu nous logeas au ſein des voluptés.
Pour tes enfans reproduis tes ſpectacles,
A tes amis rends de tendres oracles,
Et, réveillant leurs languiſſans deſirs,
Sous mes rayons offre leur les plaiſirs!
Vous, des Ribauds des Héros Foutro-
Manes,
Et des putains, Urnes, Cendres, & Manes,
Ranimez-vous au doux ſon de mes vers,
Rajeuniſſez ce futile univers,
De vos traſports échauffez mon Génie;
Par mille fleurs, mille charmes divers,
Donnez du ſel à ma Foutro-Manie,
Et d'un beau Sperme abreuvant Uranie,
Enchaînez-la dans nos aimables fers.
Les Dieux, jadis ennuyés, miſérables,
Dans leur Olympe exiſtoient ſans plaiſirs:
Un feu ſoudain rallume leurs deſirs,
Leur cœur reſſant des flammes agréables.
Pour cent Beautés il pouſſent des ſoupirs.
Les Cons, les Culs, leur ſemblent admirables.
Pendant la nuit & le cours du ſoleil,

Le Vit bandant il tiennent leur conſeil,
Ne dorment plus tant l'Amour a de charmes.
De nos frayeurs, des humaines alarmes;
De nos erreurs, de notre vil encens,
Sont peu troublés, dédaignent nos préſens.
Toujours pendu aux Cons de leurs Déeſſes,
Dans leurs Vagins épuiſent leurs tendreſſes;
Au pur haſard remettent les deſtins,
Ne ſongeant guerre au bonheur des Humains.
Or ç'à foutons, puiſqu'aux tendres ivreſſes,
Les Dieux prudents donnent un libre cours;
Puiſque entraînés par de laſcifs amours,
Toujours fourrés dans les Cons ou les Feſſes,
A la luxure ils conſacrent leurs jours,
Suivons gaiement leurs utiles exemples;
La volupté nous offre mille Temples,
N'en ſortons plus varions nos plaiſirs,
Du Con au Cul, des tétons aux aiſelles,
Errons ſans loix, promenons nos deſirs,
Rendons heureux cent objets infideles,
Et gardons-nous de coupables loiſirs.
Le Temps volage & l'Amour ont des aîles,
En jouiſſant, on les fixe tous deux;
On rit du ſort, on maîtriſe les Dieux,
On eſt orné de palmes immortelles,
Lorſque, chaſſant les ſoucis ennuyeux,
On ſcait errer dans les bras de vingt Belles;
Tâtons de tout, ſoyons fouteurs célebres,

Immergeons-nous dans ce doux Océan,
Centre commun, néceſſaire élément,
Et, repouſſant les nuages funebres,
Sans différer, jouiſſons du préſent!
Le moment vient, où la triſte impuiſſance
Dicte des Loix, appéſentit le cœur,
Et ſur nos ſens diſtile la langeur;
Où les Mortels enclins à l'indolence,
Pour les plaiſirs n'ont force ni vigueur.
C'eſt du trépas éprouver la rigueur,
C'eſt être mort, que de vivre ſans foutre!
Ne bandant plus qu'importe d'aller outre,
D'être ſur terre un onéreux fardeu,
Et d'y trouver les glaces du tombeau!
Tendre Vénus, regle mes deſtinées,
Embraſe-moi de ton ardent flambeau,
De Cupidon prête-moi le bandeau,
File avec art mes jours & mes années!
Sans nul effroi de l'enfer & des Dieux,
J'ai tout bravé pour brûler de tes feux,
Et dépoſant toute crainte frivole,
J'ai mille fois affronté la Vérole,
Livré l'aſſaut au plus vertes Putains,
Comptant pour rien les Chancres les Poulains,
Et tous ces maux dont l'habile Saint Côme,
Par le Mercure, a ſcu délivrer l'homme;
Couronne-moi de tes plus doux lauriers,
Embraſe-moi par mille ardens baiſers,

Et

Et fais paſſer dans ma bouillante veine
Les feux vainqueurs du raviſſeur d'Hélene!
Le beau deſtin que celui de Pâris,
De trois Putains terminer la querelle!
Le tendre ſort que celui d'Adonis,
Pouvoir mourir dans les bras d'une Belle!
Pour un Ribaud, pour un hardi fouteur,
C'eſt au Bordel que gît le champ d'honneur:
La mort n'eſt rien, le plaiſir eſt ſuprême!
Un joli Con vaut mieux qu'un Diadême!
Quand je patine un couple de tetons,
Durs, arrondis, rébelles, élaſtiques,
Lorſque nanti de mille appas phyſiques,
Mon Vit en rut décharge à gros bouillons,
des Dieux, des Rois, je mépriſe la gloire,
De l'Acheron je brave l'onde noire,
Aux vils cagots, aux fiers ambitieux,
laiſſant le ſoin de la terre & des Cieux,
Sots Amateurs des biens de la puiſſance!
Le vrai bonheur eſt dans la jouiſſance.
Pour être heureux, aux lubriques Mortels
Faut-il, hélas! un Trône & des Autels!
Pourquoi briguer un hommage, une offrande?
A quoi me ſert la grandeur, quand je bande?
Un Con touffu, mutin, ingénieux
A deviner cent tours voluptueux,
Des reins d'yvoire & des feſſes de marbre,
Une charniere à mobiles reſſorts
Qui, ſans quartier m'attaquant corps à corps,

S'unit à moi comme le lierre à l'arbre,
Qui, ſecondant mes amoureux efforts,
Aux coups de Cul répond avec adreſſe,
Serre mon Vit, forge les voluptés,
Et me prodigue une adorable ivreſſe,
Voilà mes Loix, & mes Divinités.
Avec le ſceptre, & l'encens, & l'hommage,
Jamais paillard, jamais fouteur, ni ſage,
N'ira troquer les plaiſirs enchanteurs,
Laiſſer les Cons à l'appas des honneurs.
Quand, dans mes bras laſcivement ſerrée,
Je tiens Dubois, (*a*) demi morte, égarée
Ne renaiſſant que pour doubler l'aſſaut;
Mon cœur content croit tenir Cythérée,
Je ſuis de braiſe, & mon Vit, au plus haut,
Fier de fourbir d'auſſi ſuperbes charmes,
De Jupiter ne voudroit pas le ſort,
A Frédéric (*b*) ne rendroit pas les armes,
Soutient ſon rang, & me conduit au port.
En la formant, la divine Nature
N'épargna rien, l'eſprit & la beauté;
Telle eſt, en bref, la fidelle peinture.
Au globe entier, humaine créature
N'eut autant l'air d'une divinité.
Du Putaniſme auguſtes Héroïnes,

(*a*) Actrice de la Comédie Françaiſe.
(*b*) Le Glorieux Seigneur de *POSTDAM*.

Tendres Saphos, modernes Meſſalines,
Accourez tous, c'eſt ici votre temps;
Je vais tracer vos lubriques talens,
Vos grands exploits dans la Foutro-Manie;
Peindre au naïf plus d'une aimable Orgie,
Où cent Putains, épuiſant les Ribauds,
Aux Vits bandans ſervirent de tombeaux.
Arnou (*a*), Clairon (*b*), vous gémirez ſans doute,
Si, vous taiſant, je vous faiſois l'affront
De refuſer à votre aimable front,
Les grands honneurs de la ſublime joûte?
Vit-on jamais ſous la céleſte voûte
Plus de débauche, un plus facile ton,
Que n'en offrit l'illuſtre Frétillon?
Cette Catin, qui, pour à fond connoître
Le cœur humain, la trempe de ſon Etre,
Dix ans entiers logée au Pavillon, (*c*)
Aux bons fouteurs fut tour à tour fidele,
Analiſa les Vits des Officiers,
Des Caporaux, enfin des Grenadiers,

(*a*) Chanteuſe de l'Opéra, fille d'un Pâtiſſier, devenue célebre par ſes amours avec le Comte de...

(*b*) Premiere Actrice de la Comédie Françaiſe, auparavant fameuſe par ſon penchant pour les Caſernes & pour le Corps-de-Garde.

(*c*) A Metz, où elle exerça long-temps avec diſtinction l'art de la *Foutro-Manie*.

Et qui, de-là ſe donnant pour Pucelle,
Des Comédiens épouſa la ſequelle;
Fit la bégueule, avec art déclama,
Rendit heureux le premier qui l'aima;
Au beau Valbelle (*a*), attrapé dans ſon piege,
Parut cent fois plus blanche que la neige,
Et pour le ſuivre, un beau jour s'éclipſa,
Quand de Calais on termina le ſiege. (*b*)
Arnou fut tendre, avec tous ſes Amans,
Se montra donc, & leur fit des enfans. . . .
Le chant, la voix, étendoient leur empire,
Chez les Badauts engendroient le délire,
Lorſque la danſe, aux laſcifs mouvemens,
Obtin la palme, & captiva les ſens.
Allart, (*c*) ſauta; nouvelle Tepſicore,
Elle apperçut les claquemens éclore,
Donna l'eſſort à ſon œil libertin,
Rendit public ſon penchant clandeſtin,
Et, jouiſſant de l'une à l'autre Aurore,
Avec ſon Négre, où le bon Mazarin,

(*a*) Le Comte de ce nom, vit comme Epoux avec la Clairon, devenue enfin femme honnête.

(*b*) On devoit repréſenter de nouveau cette Tragédie de M. de Belloy, lorſque la Clairon ſe retira pour toujours du Théatre Français.

(*c*) Célebre Saltimbanque Fémelle, qui a ruiné la ſanté & la bourſe des Foutro-Manes, nommément du Duc de Mazarin.

Foutit ſans ceſſe, & ſabla de bon vin.
On l'imita, ce jeu ſembla commode;
Tout l'Opéra bientôt en prit la mode,
Et des Mylords, des jeunes greluchons,
De vieux amans, d'aimables papillons.
Guimart, Pélan, adoptant la méthode
De Financiers, de manans, à dos ronds,
Firent argent de leurs Culs, de leurs Cons;
Mirent ſous preſſe une foule imbécille,
Taxant bien cher tous les ſots de la ville,
Jaloux d'atteindre à leurs flaſques tetons.
On vit ſoudain les Acteurs, les Actrices,
Se ſoulager dans d'utiles couliſſes,
D'énormes flots de foutre répandu,
Veſtris (*a*) prêtant & le Con & le Cul;
Des Vits pendant les intermedes,
Mille Lédas, autant de Ganymédes,
Foutans, foutus contentants leurs deſirs,
Entrelaſſés, ſe pâmant de plaiſirs.
Bordel Royal, diſtingué, cromatique,
Sérail, mouvant aux ſons de la muſique,
Vivant le jour d'aſſez loyaux produits,
Faiſant valoir l'obſcurité des nuits,
L'Opéra fut une brillante Aréne,

(*a*) Une des premieres Danſeuſes de l'Opéra de Paris, connue par ſa lubricité, & ſur-tout par ſa complaiſance à livrer l'endroit & l'envers; une Italienne perd rarement le goût du terroir.

Où la Putain produisit sur la scene,
Tout à la fois, ses talens, ses faveurs,
Livra la guerre aux bourses plus qu'aux cœurs,
Et se fit voir également humaine,
Pour les payans & pour les bons fouteurs.
Sur le patron de ces braves Déesses,
On vit en peu se mouler les Duchesses,
Prendre leurs airs, leurs modes, leurs propos,
Se bastinguer pour de vaillans assauts,
De l'intérêt prêcher la controverse,
Faire à plaisir un ruineux commerce,
Payer leurs gens, pour lasser leurs gros Vits,
Plus longs, plus durs, que ceux de leurs maris.
Ainsi, bientôt, par un accord étrange,
De Cons, de Vits, se fit un doux échange;
Paisiblement, sans tracas, sans regrets,
Le grand Seigneur remit à ses valets,
Le soin d'aimer, de foutre son épouse;
Et sa moitié, facile & point jalouse,
Courant gaiement, passer en d'autres bras,
A ses laquais détruisit ses appas;
Se défaisant de préjugés frivoles,
Se fit monter par de vigoureux drôles,
A ses vapeurs donnant, pour Esculapes,
Des Vits d'airain, de monstrueux Priapes;
Tandis qu'au Cons des Putains du bel air,
Son Sieur & Maître, épuisant sa poitrine,
Usant son bout, & sa rare origine,
Fut mériter les tourmens de l'enfer,

Cueillir les fruits de la Caco-Monade,
Le noir venin qu'inventa Lucifer,
Ne ſachant plus, dans ſa noire priſon.
Comment pourrir le genre humain malade.
Ce fut ainſi, qu'en dépit du caquet,
Des froids lazis du public perroquet,
Jettant au loin une enfantine honte,
Voulant jouir, à la hâte, à grand compte,
La Polignac (*a*) caſernoit à Pantin
Douze Bouchers, égayoit ſon deſtin,
Bornant au lit ſa carriere lubrique,
Sur l'eſtomach s'appliquant pour topique
De ſes relais, les Vits Roides, diſpos,
Faiſant la chouette à ces douze Héros.
A l'Héroine, aimables Foutro-Manes,
Offrez des fleurs, treſſez lui des lauriers;
Donnez la chaſſe aux Cagots, aux Profanes,
Aux Vits molets, aux timides Guerriers.
Sur ſon tombeau, d'une voix patéthique,
Chantez en cœur pour immortel Cantique:
De Polignac, des fouteurs, des putains,
Vivent toujours la gloire & les deſtins!

(*a*) La renommée de cette Vicomteſſe égala juſtement celle de l'Empereur Claude, & la Meſſaline Françaiſe parut même ſurpaſſer la Romaine.

CHANT SECOND.

A Quatorze ans que les Cons ont de charmes !
Que les tetons naiſſans offrent d'attraits !
Qu'un Vit eſt dur dans ſes premieres armes,
Toujours bandant, ne reculant jamais !
Jeunes fouteurs, des fouteuſes novices
S'en vont ceuillant les divines prémices,
Et partageant le printemps de leurs jours
Entre les jeux, les ris, & les amours,
Souvent gaiement les loix de la folie,
Sont aſſidus à la Foutro-Manie ;
La nuit, le jour affrontent les ſaiſons,
Dans les frimats ſur de tendres gazons,
Entre les bras de joyeuſes Victimes
Se font heureux ; ſeroient-ce là des crimes ?
Les Confeſſeurs, gens ennuyeux & ſots,
Branlant leurs Vits au récit des aſſauts,
Des beaux exploits, des modernes Hercules,
Veulent envain, armés de cent ſcrupules,
Les effrayer par les hideux tableaux
D'un chaud enfer, d'un triſte purgatoire,
Les allécher par l'éternelle gloire.
Quiconque fout, ſe rit de l'avenir ;
Brave les Cieux ne ſonge qu'au plaiſir.

Un jeune Con, bien placé, ſain, agile,
En poils, en foutre, en mouvement fertile,
De blancs tetons provoquant le deſir;
Perſuadent mieux qu'un vieux Bouc à ſandale:
Qui, dans ſa niche, attaché par loiſir,
Vous fait des Dieux un image infernale,
Les peint cruels, ennemis des Amours,
Des vers fouteurs épiant tous les tours,
Pour les punir, les plonge dans l'abîme.
Moi, Foutro-Mane, ingambe & peu ſublime,
J'aime à penſer, qu'en employant mes jours,
A pululler, je ne fais aucun crime:
Que Jupiter, trop bon, trop magnanime,
Trop affairé, pour compter avec moi,
Sur mon eſprit pour régner par l'effroi,
Me ſaura gré, qu'en ſes fraſques aimables
Mon Vit fécond produiſe mes ſemblables,
Qu'a coups de Cul je peuple l'Univers,
Que je me livre à d'utiles travers.
Dans tous tes ſens l'adorable tendreſſe,
Communiquant ſes feux & ſon ivreſſe,
Te fait bander pour un objet charmant,
Le Con au Vit préſente ſon aimant.....
Naiſſant fouteurs, aux ſéducteurs atômes
Vas t'accrocher, cours produire des hommes,
Fidele au Con, qui forgea ton deſtin,
Vole acquitter ta dette au genre humain,
Fêter le Temple où tu pris origine,
Multiplier l'image de Jupin.

Vois ces beaux yeux, cette bouche enfantine!
Quels doux ſouris! qnels regards! quelles dents!
Un faont étroit, une œillade mutine,
Sourcils arqués, cheveux noirs & pendans!
Deux blocs d'albâtre ornant cette poitrine,
Sont ſuſpendus ſur la forêt voiſine,
Qu'un doux ruiſſeau traverſe dans ſon cours;
Bois enchanté où nichent les amours!
L'amorce Prend, preſſé par la nature,
Par les attraits d'une heureuſe figure,
Le Foutro-Mane en ſes jeunes ardeurs
Court immoler à mille appas vainqueurs,
Goûter les biens de l'aimable luxure,
Plonger ſon Vit dans un boſquet de fleurs.
Son coup d'eſſai de volupté l'enivre,
D'un vain effroi pour toujours le délivre,
Le fait ſur l'heure entrer en paradis,
de Mahomet lui dépeint les Houris,
Et l'initie au vrai bonheur de l'homme.
Son Directeur, le Pere Chriſoſtôme (*a*)
En fait autant à couillons rabbatus,
Fout blonde & brune, en prêchant les vertus,
Renonce enfin à ſe branler la pique;
Envers les Cons braque ſa réthorique,
ſert ſa ſervante en modeſte Chrétien,

(*a*) Les Carmes ont toujours eu de la réputation, & tenu un rang diſtingué dans la Foutro-Manie.

Et vous l'engroſſe en brave Citoyen.
Après avoir foutu comme un Apôtre,
Le drôle va crachant ſon (*a*) patenôte,
Le Vit pendant célébrer l'Eternel,
Mais quand il bande, il penſe comme un autre,
Thermometre haut, il agit en mortel.
Que faites-vous, diſoit-il à Fanchon,
A vous grater, vous uſez votre adreſſe;
Avec vos doigts, vous ſervez le démon,
Foutre à grand coups, ſoulage la tendreſſe,
C'eſt œuvre pie: un gros Vit dans le Con,
Fait du plaiſir, entretient la ſageſſe,
Voilà le mien, prenez ce ſauciſſon.
Au même inſtant, le béni Foutro-Mane
Leve les yeux, le Vit, & la ſoutane,
De ſa culotte exibe un long engin,
Membre de Moine, exhorbitant boudin,
Un Plût-à-Dieu d'une groſſeur énorme.
Fanchon rougit à l'aſpect de la forme;
A la rougeur ſuccede le deſir;
Elle l'empoigne, & brûlant de plaiſir,
Les yeux ardens, l'ame à demi pamée,
Dans ſon pertuis le foutre ſans délais;
Tant il eſt doux de croire d'être aimée,

(*a*) Machiavel dit, dans ſon Traité du Prince, que les Etats ne ſe gouvernent pas le Chapelet à la main: le P. Chriſoſtôme prétend de même, que le monde ne ſe peuple pas en récitant le Bréviaire.

Tant les Couillons d'un *Pater* ont d'attraits!
Plus insolent, plus glorieux qu'un Doge,
Qu'un Préſident vêtu de l'épitoge,
Le Moine fout trois coups ſans débander;
Et de l'étuit le Ribaud ne déloge,
Qu'après avoir fini par inonder,
Le Con foutu d'un déluge de ſperme;
Encor, ſort-il, auſſi roide, auſſi ferme
En déconnant, qu'avant de débrider.
Ah! parlez-nous de gros Vits de la ſorte!
Car ſe ſervir de froids godemichets,
Ou de prier qu'on décharge à la porte;
C'eſt ne goûter que plaiſirs imparfaits.
Que je les plains, ces Nonains, ces fillettes:
Du célibat victimes incomplettes,
Qui, n'oſant foutre, à la ruſe ont recours,
Aux branlemens, pour calmer leurs amours!
dont la jeuneſſe, en préjugés s'exhale,
En faux devoirs, en décence fatale,
En vains ſoupirs, en funeſtes tourmens,
Sans avoir pu ſe livrer aux Amans!
Sœur Roſalie & ſœur Bénédictine,
De gros navets uſent tous les matins,
Faute de Vits, fatiguent leurs vagins
A tour de bras, au retour de matine,
Du tendre amour fraudent les plus beaux droits
Féminiſant des Anges dans des niches,
Pompant le lait de Priapes poſtiches,
Par-deſſus tout redoutant les neuf mois.

Un

Un vitrier, un jeune Foutro-Mane,
Entreprenant, amoureux, un peu crâne,
Pour Roſalie éprouvant des déſirs,
Eſcalada d'une échelle profane
Les murs ſacrés, où logeoient ſes plaiſirs.
Près la Nonain, dans ſa courte cellule,
Le jeune Gars s'eſcrimoit en Hercule,
Depuis trois jours ne quittant point les draps,
De ce tendron, fourbiſſoit les appas,
Lorſqu'une Sœur, indiſcrete, importune,
Du couple heureux divulga la fortune,
Trouble la fête, en exigeant ſa part.
On ſe raſſemble en la chambre commune,
Et, conſeil pris, béniſſant le haſard
Qui dans le Cloître introduiſit le drôle,
Chaque Nonain vous le tire à l'écart,
S'en fait gaiement donner à tour de rôle,
Croyant tenir quelque Frere Frappart,
Tournant toujours l'aiguille à la bouſſole.
Las d'enfourner ſon vaiſſeau dans le port,
Le Pélerin, haraſſé, preſque mort,
De ces ſaints Cons en contentant l'envie,
Dans ſes efforts penſa perdre la vie,
Sur un chalit reſta perclus, défait,
De l'impuiſſance eſſuya tout l'effet,
Et ne ſortit des bras de ces Sirennes,
Que n'ayant plus de foutre dans les veines.
Le Ciel nous garde, en ſon triſte courroux,
De l'apétit de ſes Cons qui patiſſent

Des ans entiers, qui ſottement languiſſent;
Se retranchant les plaiſirs les plus doux;
Qui, travaillés de vapeurs hiſtériques,
De baillemens, d'une affreuſe langueur,
Dupes, Martyrs, de carêmes phyſiques,
D'un trop long jeûne ont ſouffert la rigueur!
Sur le beau front de la tendre Clarice,
Dans tout ſon teint, s'eſt gliſſé la pâleur;
Un mal ſecret, une active jauniſſe,
Trahit ſes ſens, ſon beſoin, ſa douleur.
Dans ſes accès, de ſon doigt elle s'aide,
Et dépérit ſous ce triſte ſecours,
Qui la détruit & flétrit ſes beaux jours.
Pour la guérir il n'eſt qu'un ſeul remede:
Quelle choiſiſſe un gros Vit long & roide;
Et, ſe livrant à de réels amours,
Qu'elle partage avec ſon Foutro-Mane
Tous les plaiſirs que la célebre Jeanne,
Pudiquement avec le Gris-Bourdon,
Dunois, Chandos, le Muletier, & l'Ane,
Goûta cent fois, ſe démenant du Con.
Car d'Orléans la Pucelle héroïque,
Ne ſouffroit pas qu'on foutit En Condom,
Que, lui fourrant un trompeur fauciſſon,
On la branlât pour la rendre lubrique,
Pour l'échauffer, la mettre en pamoiſon;
Il lui falloit de gros Vits, & des Couilles,
Qui, dans ſon four avec nerf s'allumant,
Pour ſoulager ſon Clitoris brûlant.

Avoir recours à de vains artifices,
Au triſte *index*, à de froids branlotteurs,
Aux leches Cons, aux vils Gamahucheurs;
Ce ſont, hélas! paſſe-temps de Novices,
Plaiſirs tronqués, inſipides erreurs,
Biſarres goûts, impuiſſantes reſſources,
Des voluptés qui réveillent les ſources,
Sans appaiſer de funeſtes ſoupirs,
Sans contenter d'impérieux déſirs.
Pourquoi vouloir, par la froide impoſture;
Par un art faut remplacer la Nature?
Elle triomphe, elle dicte des loix,
Sur tous les cœurs leve de juſtes droits:
Du bougre hideux, du pervers ſocratique,
Elle condamne & trompe les efforts,
Voit à regret la Tribade lubrique,
D'un même ſexe amante anti-phyſique,
Con contre Con dans d'étranges efforts,
Se conſumer, & détruire ſon corps.
Pauvres plaiſirs que vont goûter ces femmes,
Bravant les Vits, faiſant les eſprits forts,
S'abandonnant à des penchans infâmes.
Se brandouillant, s'uſant en ſots ébats,
D'un Vit factice éprouvant les combats,
Des camps d'amour trauſfuges infidelles,
Beautés ſans cœur, Ganymédes fémelles,
Qui, tour à tour agantes & plaſtrons,
Sans ſel, ſans nerf, vont ſe grattant les Cons,
Se pavanant de leurs actes rébelles

Contre les Vits, de leurs propres affronts !
Non, ce n'eſt point pour ce fatal uſage
Que Promothée arma le genre humain
De Cons, de Vits, fabriqués de ſa main.
Le Créateur veut un utile hommage ;
Fourbir les Cons, des Vits eſt le deſtin,
Le ſeul emploi légitime & certain.
Prêter aux Vits un vaſe humble & fertile;
Tel eſt des Cons le ſort peu difficile.
Ce ſeul ſyſtême eſt sûr, quoique peu neuf :
Depuis Adam, juſqu'au vieux Duc d'Elbeuf,
On ne foutit qu'en Cons, ſans tricherie.
Le ton changea ; gouttant la Bougrerie,
On déſerta l'humaine beauté ;
Au trou du Cul cherchant la volupté,
On ſe plongea dans une cloaque obſène ;
Et les fouteurs en variant la ſcène,
Pour prix amer de l'infidélité,
En impromptu, perdirent leur ſanté.
Dois-je me plaindre dans mon affreuſe peine ;
Des Culs, des Cons, pompant l'impureté,
Si le Virus a paſſé dans ma veine,
D'un poiſon lent ſi je ſuis infecté ?
De la vérole évitant l'origine,
Les Cons pourris, les dangereux vagins,
Dois-je en retour gagner la criſtaline,
Joindre les maux des ſales Africains,
Aux dons cuiſans des funeſtes Putains ?
Dieu Créateur, Pere de toute choſe,

Faut-il au Con lorſque mon Vit je poſe,
Qu'en tremblottant je dérouille mon coup,
Que je recueille & l'épine & la roſe,
Que mon Vit, hors de la gueule du loup,
Pour fruits cruels d'un plaiſir adorable,
Pleure ſans fin, & d'un fiel déteſtable
Dans mes *Artus* voiturant le levain,
Couve les fleurs dont au ſortir de table
Jadis Vénus fit préſent à Vulcain!
Au Con tout neuf, ſoi-diſant preſque Vierge,
D'une beauté que tourmentoient ſeize ans,
Fier de ſon ſort, la perle des Amans,
Le jeune Alain, court appoſer ſon cierge.
Bon, ſe dit-il au moins dans ces ébats
Je ne crains point le riſque des combats,
La belle eſt jeune, elle doit être sûre.....
Entre ſes bras trois fois de la Nature
Il a goûté les plaiſirs les plus doux;
Trois fois ſentant chanceler ſes genoux,
Il a verſé ſa liqueur la plus pure,
Du jeune Con arroſé les parois.
De ſon bonheur plus épris que cent Rois,
Content, joyeux de de ſa belle capture,
De ſon début dans l'art de la luxure,
D'avoir fêté des appas auſſi frais,
Il ſe croit franc de tous cuiſans effets,
Le Con d'Alain étoit l'unique idole;
Jenne, paillard, libertain, vigoureux,
Au fond du cœur il ſe foutoit des Dieux,

Mais humblement reſpectoit la Vérole,
Fuyoit les Cons malades empeſtés,
Se préſervoit des fillettes ſuſpectes,
N'ayant encor, dans ſes jeux médités,
Jamais connu les miſeres infectes,
Noirs reliquats des douces voluptés.
Ce fut ici qu'il en fit connoiſſance,
Que dans ſon ſang les malignes vapeurs,
Firent paſſer les cuiſſons, les douleurs.
De tous ſes os, la vérolique eſſence
Corrompt le ſuc; Alain perd les couleurs,
Fait en piſſant des grimaces de diable,
Maudit le Con impur, abominable,
Qui, dès ſeize ans, empoiſonne les fleurs;
Et fait aux Vits verſer de triſtes pleurs.

CHANT TROISIEME.

LES Dieux ſont bons plus qu'ils ne ſont terribles,
Aux maux de l'homme ils ſe montrent ſenſibles
Et leur ſoleil d'un rayon bienfaiſant,
Chaufe à la fois le juſte & le méchant!
Tout ſe balance, & l'aimable nature,
En tolérant dans le cadavre humain,
Que la Vérole emporte ſon venin,
Pour la détruire inventa le Mercure.
Remede vain contre la maſſe impure
D'un ſang brûlé, les foibles végétaux
N'en pouvoient plus épurer les canaux.
Il leur falloit un puiſſant flogiſtique,
Qui balayât l'urétre dans ſon cours,
Qui, pourſuivant le mal dans ſes détours,
Rendit le ton à l'ordre équilibrique,
Au ſang glacé redonnât la chaleur,
Et fit fluer la trop épaiſſe humeur.
Saint Côme vint; ſon creuſet ſalutaire,
En un clin d'œil, régénéra la Terre,
Fit des corps neufs, répara les humains.
Les Cons, les Vits, déformais rendus ſains,
Furent munis d'une vertu nouvelle.
Par les talens de la docte ſéquelle,

Du froid Virus les progrès assassins,
Sont arrêtés dans leur marche rapide.
Sans nul souci, le Fouteur intrépide
Peut à jamais braver tous les vagins,
Foutre, sans choix, la Duchesse & l'Actrice,
Et mettre au pair la grace & la novice.
A-t-il d'un Con, putride & peu discret,
Par le piston pompé les molécules?
Il se ptisanne, avale des pillules,
En peu de jours du Virus c'en est fait;
Il ne perd rien de sa force premiere,
Et peut soudain rentrer dans la carrierre,
Se disposer à des combats nouveaux,
En bon Fouteur reprendre ses travaux,
De cent toisons hasarder la conquête,
Sans voir flétrir les lauriers sur sa tête.
Dieux! que d'Abbés, Ministres & Prélats,
Bravant sans peur l'auguste Casserole;
Iindépendans du joug de la Vérole,
Grace à Saint Côme, ont moissonnés d'appas!
Près Mazarin, agréable Prêtresse
Du Dieu d'Amour, regardez Montazet (*a*)
Faisant le jeune, & poussant son Bidet.
De vingt rivaux, la galante Duchesse
A pondéré les vœux & le caquet.
Mais, pour l'Eglise ajustant son toupet;

(*a*) L'Archevêque de Lyon.

A l'Archevêque elle a donné la pomme,
Rit du Prélat, & chérit l'aimable homme ;
L'Epicurien ſous l'habit preſtolet.
La Monteſſon ſuit ce brillant exemple,
A d'Orléans elle livre ſon temple ;
En fait ſon Dieu, l'aime de tout ſon cœur ;
De tous ſes ſens adore ſon vainqueur,
Et n'a pas tort : car il en vaut la peine.
Si l'on en croit le public enfantin,
De leur amour pour reſſerrer la chaîne,
Ils ſont unis par un nœud clandeſtin.
Pour moi, j'en doute : à quoi bon l'hyménée ;
Secret ou non, quand on s'aime vraiment,
Lorſque l'amour guide la deſtinée
D'un couple heureux, ſans contrat, ſans ſerment ?
Vénus Françoiſe, adorable Princeſſe,
Qui, des plaiſirs chériſſant trop l'ivreſſe,
Vécûtes peu pour avoir trop foutu,
Qui dans l'amour plaçâtes la vertu,
Belle Bourbon, (*a*) qui, ſemblable à l'Aurore,
Réuniſſez les vœux de l'Univers,
Reſſuſcitez, prenez place en mes vers.
Vous n'êtes plus, & l'on vous aime encore ;
Dans tout Paris on vante vos travers,

(*a*) Louiſe Henriette de Bourbon Conty, Ducheſſe d'Orléans, morte en 1759, à l'âge de 33 ans.

Votre beauté, vos lubriques caprices,
Les doux préſens, les vertes chaudes-piſſes,
Quand vous foutant, le beau (*a*) l'Aigle & Melfort
Prirent tous deux, n'en voulant point au ſort,
D'avoir gagné de légers bénéfices
Pour poſſéder un ſi rare tréſor.
Que de beaux ans, depuis vingt juſqu'à trente!
Tous les inſtans d'une ferme ſanté
Sont des tributs dûs à la volupté.
Loin des tourmens de l'ennuyeuſe attente,
Tout eſt plaiſir pour l'Amant & l'Amante.
Les ſens charmés font l'ivreſſe du cœur;
Nous leur devons le phyſique bonheur.
Car les plaiſirs, les biens imaginaires,
Sont des zéros, de menteuſes chimeres.
J'ai beau guinder mon eſprit aux amours,
D'une beauté me peindre les couleurs,
Me la tracer & parfaite & naïve,
Sur ſes appas, ſur ſes charmes ſecrets,
Faire trotter mon imaginative,
De ſes talens m'exagérer les traits,
Que m'en vient-il? ſoupirant en viédaſe,

(*a*) Les deux plus jolis hommes du ſiecle, à qui la Ducheſſe accorde des faveurs après avoir eu affaire à un maudit joueur de vielle, qui lui avoit inſéré le virus en cadence.

Pour un fantôme, une belle en tableau,
Dupe ſans fin de ma brillante extaſe,
Le bec ouvert, je croque le marmot.
Bien fou, qui va d'un amour platonique,
De longs ſoupirs, accueillant les objets,
En Eſpagnol, ſe morfondre aux aguets;
Guitare en main, courtiſer en muſique,
Genoux pliés, contempler des attraits,
Qu'on lui refuſe, & qu'il n'aura jamais.
Le ſot métier! pour Vénus elle-même,
Pour la beauté ceinte du Diadême,
Point ne voudrois du rôle d'attentif,
De ſoupirant, d'Amant contemplatif.
Il m'en ſouvient, pendant toute une année,
D'avoir langui pour un tendron charmant,
Qui, ſans pitié pour mon cruel tourment,
En fier vainqueur, me tint haut la dragée.
Jouer de l'œil, écrire des billets,
Faire l'aveu d'une ardeur réciproque,
Me paroiſſoit un deſtin équivoque,
Las, ennuyé, de former des ſouhaits,
Du tendre amour d'attendre les bienfaits,
J'abandonnai ma trop lente Princeſſe,
Et fus au Con d'une prompte drôleſſe,
Des Cons d'Etat oublier les hauteurs,
Me délaſſer d'inſipides rigueurs,
Donner de l'air à ma couille brûlante,
Ingurgiter mon Vit dans cette fente,
Dont Jupiter, les Bergers & les Rois,

Sont tous forcés de recevoir des Loix.
Voilà le but de tout bon Foutro-Mane,
La pique en l'air, s'acheminer au fait,
Des biens réels ſe procurer l'effet.
Du plaiſir ſeul, le vrai bonheur émane:
Le différer, c'eſt être ſon bourreau;
C'eſt mal uſer de l'âge le plus beau.
Jeune homme fuis dans ta courſe ſublime,
D'être jamais coupable d'un tel crime.
De tes délais veux-tu bien te guerir?
Voyage en France, apprends l'Art de jouir.
Vois en amour comme chacun s'eſcrime,
Comme on y ſuit les routes du plaiſir!
Si l'Opéra, ni les deux Comédies,
Ne t'offrent, rien qui flattent ton deſir,
Tu trouveras mille & mille Uranies,
A tout mortel accordant des ſecours,
En préſentant de faciles amours.
Veux-tu jouir avec délicateſſe,
A la débauche allier la tendreſſe?
Vole à Marly, le beau jour d'un ſallon,
Tu charmeras quelque brave Ducheſſe;
Femme de Cour, Prêtreſſe du bon ton;
Tu fileras le parfait avec elle
Pendant une heure, & bientôt la dondon
Te livrera ſa chaude Citadelle.
Mais que ton Vit, pour attaquer la belle,
Soit bien monté; car la Dame en ſon Con
N'admit jamais que des Vits à la Suiſſe,

De

De gros calibre, & foutant ſans raiſon.
Que l'as la foute, & que Dieu la béniſſe!
Elle fait fi des Priapes de Cour,
Des Vits communs elle ſe bat la cuiſſe,
Ne craint rien tant, après la chaude-piſſe,
Que le contact, ou l'aſpect d'un Vit court.
Sur-tout prends garde, en bricolant la Dame;
De n'aller pas la ratter un beau jour.
C'en ſeroit fait de ton corps, de ton ame;
La gauge entend qu'on partage ſa flamme.
Que l'on réponde à ſon ardent amour,
Que l'on décharge alors qu'elle ſe pâme,
Que l'on travaille enſemble, & tour à tour.
Ami, crois-moi, cette vaillante école
Vaut bien autant que les champs d'un Bordel.
Tu peux y ceindre un laurier immortel,
Y mériter, y gagner la Vérole.
Ah! qu'il eſt beau de gâter ſa ſanté,
De ſe pourrir en bonne compagnie.
Mulet ſervant d'une noble Emilie,
De fêtoyer un Con de qualité!
On peut delà, d'une courſe légere,
Faire la cour à quelque Financiere,
Endoctriner la femme d'un Bourgeois,
D'un gros banquier de quelqu'homme de loix,
Sur le toupet d'un Cocu débonnaire
Accumuler un magaſin de bois,
A ſa moitié démontrer la maniere
De foutre ſec, de jouir de ſes droits.

Et voilà comme il faut paſſer la vie,
Faiſant ſans choix du bien à ſon prochain,
De ſes voiſins careſſant la folie,
De la beauté ſatisfaiſant l'envie,
A ſes deſirs ſe montrant fort humain!
Ainſi ſoit-il: car braver les caprices
D'un ſexe ardent, lui montrer des froideurs,
Lui refuſer de longs & lourds ſervices,
C'eſt encourir ſes fâcheuſes humeurs.
Que faire alors? où porter ſes hommages?
Faut-il, longeant de putrides rivages,
Trahir les gens, aſſaſſiner les Culs,
Malgré l'odeur, fourgonner les Anus?
Cas erronés! péchés contre Nature!
Coups de Sodome! excès de la luxure!
Qui tôt ou tard engendrent le Virus,
Et de l'Enfer provoquent la brûlure
Sur les deſtins des fouteurs, des foutus!
Et puis voyez la chétive figure
Que font ici le bougres reconnus;
On les perſiffle, on les fuit, on les chaſſe.
Les plaindra-t-on dans leur juſte diſgrace?
Quand Beaufremont, au ſcandale des Cons,
D'un Roi puiſſant mépriſant les leçons,
Oſe à Verſailles en pleine galerie,
Pour un cent-Suiſſe allumant ſes tiſons,
Lui propoſer un fait de bougrerie;
Doit-on gémir s'il manque les cordons,
Si des fouteurs la cohorte chérie

Lui coupe l'herbe, & saisit les fleurons ?
Les Cons en Cour menent droit au salut ;
C'est du bonheur la sûre sauve garde.
Fouteur prudent, n'allez pas pour début
Narguer le Con, & célébrant le Cul,
Près du *Coccis* travailler la moutarde.
Si quelquefois votre Priape en rut,
Par goût pervers, par essai, par mégarde,
Va se nichant dans le four d'un Chrétien,
N'en faites pas une triste habitude,
Bien vite au Con rentrez par gratitude ;
Quoique paillard, soyez homme de bien.
Souvenez-vous, qu'au vieu temps de miracles,
Les Cons permis, & les Culs prohibés,
Eurent leurs regne en différens spectacles :
Pour les Culs seuls que les Vits exhibés,
De se fourrer dans un réduit fétide,
N'eurent jamais le caprice maudit,
Et qu'Augustin, pénitent insipide,
D'avoir au Con cent fois posé son Vit,
Dans ses remords, point ne se répentit.
Son seul regret fut d'avoir, par mépriſe,
En malotru, perforé la chemise
Et le secret d'un jeune Sacristain.
Or, sans ce cas, jamais la Mere Eglise,
Sur le retour ne l'eût déclaré saint.
Ce fut ainsi qu'autrefois Madeleine,
En bien aimant mit fin à ses douleurs.
La pauvre Garce étoit vraiment en peine,

Cheveux épars, ne verſoit que des pleurs,
Un regard doux, un mot vous la conſole,
Lui fait ſoudain oublier ſes malheurs,
Vous la guérit, & lui ſert de caſſerolle;
Son cœur épris ſent d'étranges ardeurs,
Pour l'homme-Dieu (*a*) la drôleſſe ſoupire;
Et déſormais l'imprudente n'aſpire
Q'au Vit divin qui cauſe ſes chaleurs.
Vous m'entendez, aimables Foutro-Manes,
L'exemple eſt sûr; on en peut de meilleurs!
C'eſt par l'amour que l'on cueille les fleurs,
Point de ces fleurs albâtres & profanes,
Qui font pâtir, réduiſent aux tiſannes,
Et dans les ſens inſérent les langueurs;
Mais les plaiſirs des Cieux & de la Terre.
Car les regrets ne ſont que vrais bourreaux;
Aux ſots vivans ils creuſent des tombeaux,
Du vain ſcrupule étendent l'hémiſphere,
Livrent au cœur une éternelle guerre,

(*a*) Mon confrere Voltaire, & mon Maître; comme celui de bien d'autres, à fort élégamment dit dans ſa *Pucelle*, en parlant des amours du St. Eſprit avec la Vierge:

Joſeph, Panthère, & la brune Marie,
En badinant, firent cette œuvre Pie;
A ſon Mari la Belle dit adieu,
Puis accoucha d'un bâtard qui fut Dieu.

Doublant toujours la maſſe de nos maux.
Cent fois heureux, ces mortels ſans richeſſe,
Qui, dégagés de toute ambition,
Courent goûter ſans feinte la tendreſſe,
Dont le deſir ne ſe butte qu'au Con!
C'eſt le vrai bien, c'eſt l'unique ſageſſe,
de ſavoir fuir d'inſipides tréſors,
Inanimés, ſuivis de la triſteſſe,
De ſe livrer à d'aimables tranſports,
De ſavourer les contours d'un beau corps,
En eſſayer les diverſes poſtures,
Et, de Plutus mépriſant les injures,
Se rendre heureux par ſes propres efforts!
Tu nous appris, par d'exquiſes peintures,
Par tes tableaux, immortel Arétin,
Le Vit au Con, à braver le deſtin,
A célébrer ſous toutes les figures,
D'un joli Con les céleſtes attraits;
Tu nous peignis ſous d'ingénieux traits
L'aſpect divers de toutes les luxures!
Reconnoiſſant d'auſſi tendres bienfaits,
Le genre humain te doit l'apothéoſe.
Près de Vénus que ta cendre repoſe!
A la ſervir tu conſacras tes jours;
Que tous les Cons & les Vits de guirlandes
Sur tes Autels dépoſant les offrandes,
A qui mieux mieux exécutent tes tours,
Danſent entr'eux de chaudes ſarabandes,
Et par ton ordre enchaînent les Amours!

CHANT QUATRIEME.

DE l'Opéra j'ai chanté les Prêtreſſes,
Les Déites, les Vénus de Paris,
Ces doux objets, dont les Badauds épris
Vont cherément acheter les tendreſſes,
Aux plus vils Cons mettant le plus haut prix.
J'ai célébré Meſdames les Ducheſſes,
De leurs amours les groſſiers appétits,
Leurs grands talens, leurs prudentes largeſſes;
Et de tout temps leur goût pour les gros Vits.
Ami lecteur, il faut changer la ſcene,
Dans les Bordels tranſporter mes tréteaux,
Te crayonner les lubriques tableaux
Des bords heureux où ſerpente la Seine,
Des verds fouteurs les aſſidus travaux,
Les doux exploits de plus d'une Sirenne,
Qui dans ſes bras épuiſa maint Ribauds.
Pâris, Carlier, Maquerelles inſignes,
Vous, Bokingſton, Montigni, d'Héricourt,
Gourdan célebre, où les gens les plus dignes
Vont dépoſer le rang, le manteau court,
Et ſans contrainte immoler à l'amour,
Vous méritez qu'on vous immortaliſe.
Des préjugés mépriſant la ſottiſe,
Des Inſpecteurs bravant les yeux d'aſpic,
Avec ardeurs utiles au Public,

Dans vos ſérails vous ſçûtes raſſembler
Le Militaire, & la Robe & l'Egliſe,
L'épais Bourgeois, le hautain Financier,
Avec honneur vous fites le métier.
C'eſt de notre âge une des ſept merveilles,
Que ces réduits, où l'on peut, ſans façons,
En un inſtant ſe procurer des Cons,
Pour peu d'argent, ſans bayer aux Corneilles,
Sans ſoupirer ſans craindre les rigueurs
De ces beautés qui n'en veulent qu'aux cœurs!
Las, ennuyé d'avoir perdu mes veilles.
A des écrits ingrats & rebutans,
D'avoir oui rebattre mes oreilles,
De cent propos triſtes ou médiſans,
Que faire, hélas! en grande compagnie,
Entendre encor gronder la calomnie;
Voir une Prude étendre ſes filets,
Me rabacher les ſentimens parfaits,
Et me conter la ſotte Litanie
Des froids amours, des plaiſirs du Marais?
Dans les panneaux des paillardes dévotes
Bien ſot qui va ſecouer ſes culottes!
Moi, je prétends m'amuſer ſans languir,
Et ſans ennui me livrer au plaiſir.
J'entre à mon aiſe à l'école publique,
Où le talent de foutre eſt en pratique,
Où ſans prélude, on peut ſoudain jouir.
Trente Putains de cette République
Forment l'enſemble, & d'un air de gaité,
D'un ton riant, m'offrent la volupté.

Leur art exquis réveille la Nature,
Leurs yeux lascifs distillent la luxure,
Leur mouvemens, leur discours, leur chansons
Du tendre Amour sont autant de leçons.
Heureux Sultan, promenant mes caprices,
Pressant des mains les tetons & les cuisses,
Sondant à nud les Dédales d'appas,
Je fais mon choix, sans craindre que la belle
A mes desirs ne se montre rébelle.
Qu'elle soit lente, ou froide en ses ébats,
Suis-je bientôt dégoûté de la blonde?
Son travail mou produit-il la langueur?
La brune accourt, ranime mon ardeur,
A coups de Cul, de foutre elle m'inonde,
Et de mes os soutire la liqueur.
Son poil fourni, sa chair solide & bise,
Dans tous mes sens portent la paillardise,
Après six coups, m'accusent de froideur.
De forts bouillons, un vin vieux & robuste,
La Poule au riz me rendent la vigueur,
Et de rechef, dans ce Con presque juste,
Le nerf tendu, le port brillant, auguste,
Mon Vit mutin entre & fout en vainqueur.
Or, à présent, vantez-moi ces Princesses,
Dans le coït affectant les Déesses,
Prenant des airs, des ébats langoureux,
Et tristement faisant de sots heureux.
Des dignités suivant le méchanisme,
Aller du Cul leur semble putanisme;
C'est déroger que de foutre à grands coups,

De remuer lorſque l'on eſt deſſous.
Foin du metier, tandis que je m'épuiſe,
Si, calinant par air ou par bêtiſe,
Dans nos travaux, une froide beauté,
Fout ſans ardeur, comme par charité.
J'aime en amour le train de la canaille,
Et point les tons des gens de qualité.
Lorſque je fous, il faut qu'un Con travaille,
Qu'il me ſeconde, & qu'avec volupté,
Pompant les ſucs de ma couille fertile,
Dans ſon allure il ſoit leſte & facile.
Car de laſſer ſes jarrets & ſes reins
A dérouiller le Con d'une Robine,
Qui ne demande à Dieu tous les matins,
Que le bonheur de preſſer des engins,
Et cependant contrefait l'enfantine,
Quand on la fout à triple carillon,
C'eſt ſe plonger dans l'abîme d'un Con,
Vous la verriez défendre ſon teton,
Comme à quinze ans une jeune Pucelle,
Vous rebuter pour une bagatelle,
Pour un baiſer, pour un mot poliſſon,
En minaudant, trancher de la cruelle;
Mais offrez-lui quelque gros ſauciſſon,
Un Vit de bronze, elle aime ce l'ardon;
Elle vous va livrer ſa citadelle,
Les deux battans pour vous ſeront ouverts,
Et vous pourrez ſur la froide aridelle,
Faire expier vos caprices divers:
A dire vrai vous aurez à combattre

Tous ſes Valets qui la foutent par quatre,
Et qui depuis environ dix-neuf ans,
Tous les neuf mois lui flanquent des enfans.
Encor, avant de vous ouvrir ſon gîte,
Son large Con, écoutez l'hypocrite
Vous raconter ſes grands traits de vertu,
Les noms ſans fin d'Amans mis au rebut,
Qui vainement ont ſoupiré près d'elle.
A ſon époux dans tous les temps fidelle,
C'eſt pour vous ſeul qu'elle oſe le tromper.
Guettez deux jours la prude tourterelle,
En d'autres bras vous ſaurez l'attrapper.
C'eſt l'Aumônier, le Cocher, ou le Suiſſe,
Dont elle exige un fatiguant ſervice,
Des coups ſans nombre, un lourd emploi du temps,
Que tour à tour elle met ſur les dents.
Si, par deſtin, on doit avec ſa femme,
Etre trompé dans la plus vive flamme,
J'aime encor mieux courir le hazard
Dans un Bordel où je compte ſur l'art,
Sur le talent d'une jeune Héroïne,
Qui, m'amuſant & calmant mon deſir,
A du moins l'air de goûter du plaiſir.
Au ſentiment, mon ame libertine,
Prétend très-peu quand je fous la Putain;
Et de ſon bord la lubrique drôleſſe
N'ignore pas que mon tranſport eſt feint,
Que dans l'eſſort de ma fauſſe tendreſſe,
A décharger viſe toute l'adreſſe.

Auſſi, bornant ſes ſouples mouvemens
A procurer du plaiſir à mes ſens,
Par la vîteſſe, en amour exceſſive,
Dans nos ébats elle ſe montre active,
Forge cent tours, s'agite du croupion,
Me fait goûter tous les plaiſirs du Con.
Sur mon *Coccis* appuyant ſes deux jambes,
Etroitement ſur ſon ſein me preſſant,
Tirant parti d'attitudes ingambes,
Suivant le feu de ſon tempérammment,
A gros bouillons dix fois ſon foutre coule,
Son œil mourant exprime ſes plaiſirs.
Ainſi, paſſant de deſirs en deſirs,
Dans nos exploits la nuit bientôt s'écoule,
Et le ſoleil rend à peine le jour,
Qu'outre paſſant les Colonnes d'Hercule,
Mon vit monté de plus belle éjacule.
Prêt à mourir dans le temple d'Amour
A mes ardeurs la nature commande,
Dans leur excès elle arrête mes feux,
Mon arc fléchit, il mollit, je débande,
Un doux ſommeil vient me fermer les yeux.
Entre les bras de ma Nymphe pâmée,
Entortillé d'un air voluptueux,
Je goûte en paix les préſens de Morphée,
Mon corps refait n'eſt que plus vigoureux.
Au point du jour la prudente Matrône
Donne ſes ſoins à notre déjeuné,
Et de l'Amour nous ne quittons le trône
Qu'après avoir de rechef engaîné.

Dieux! quels plaiſirs! que la vie eſt aimable!
Lorſqu'on fout, lorſque l'on tient un Con,
Lorſque du lit on ſe rend à la table,
Et qu'on y vuide un précieux flacon!
Près du bon vin & de la bonne chere
Coulez vos jours, Foutro-Manes prudens;
Bacchus d'Amour eſt le ſoutien, le Pere,
Son jus divin peut beaucoup ſur les ſens.
Retracez-vous ces aimables Bachantes,
Pleines de vin, de luxure, & d'ardeurs,
Courant calmer leurs paſſions brûlantes,
La coupe en main, avec de bons Fouteurs.
Tous les Héros, tous les Dieux de la Fable,
Furent amis du lit & de la table:
Jupin lui-même, avant de prendre un Con,
Court s'enivrer de Nectar d'Ambroiſie;
Des Dieux le Maître, à la pauvre Junon,
Gratteroit mal les ſources de la vie,
Le ventre à jeun, ratteroit ſa Guenon.
Dans ſes travaux le valeureux Alcide,
L'eſtomach plein, cent monſtres combattit;
Le beau Pâris, Berger foible & timide,
Après ſoupé ſon Hélene ravit,
Au nez des Dieux en Héros la foutit;
Et dans les bras de Vénus exigeante,
Le Vit pendant, Adonis n'expira,
Que pour avoir ratté ſa belle Amante;
Faute d'avoir déjeûné ce jour-là.
De cet affront la Déeſſe en colere,

Branlant

Branlant ſon Con, ſur ſes grands Dieux jura
De ne jamais recevoir à Cyterre
Aucun Amant trop foible d'eſtomach.
Dans ſon délit elle quitta la Grece,
Ces lieux flétris, dignes de ſes froideurs,
Dans l'Allemagne apportant ſa tendreſſe,
Elle y chercha des Ribauds bons buveurs.
Ah! je vous tiens Meſdames les Germaines;
De votre amour pour les énormes Vits,
Pour les Fouteurs, je fus témoins jadis.
Point parmi nous n'exiſte d'inhumaines;
Aux Vits bandans livrant ſoudain vos Cons,
Vous vous rendez à de bonnes raiſons.
Languir n'eſt pas dans votre caractere:
Vous ignorez l'art fâcheux de déplaire
Par des refus ennemis des plaiſirs,
De conſumer le temps en vains ſoupirs.
Allant au fait, vous voulez qu'on enconne:
Car patiner eſt un jeu de niais,
Pour les trembleurs & pour les Vits mollets.
J'aimois à voir une jeune Baronne
A ſes Fouteurs, tous nobles & choiſis,
Abandonner ſa gentille perſonne,
Et froidement fatiguer tous leurs Vits.
Aux grands honneurs voilà d'excellens titres,
Ce n'eſt point-là dégrader ſes quartiers;
On peut après entrer dans tous Chapitres,
Même en celui des braves Cordeliers,
Et de s'y couvrir de ſuperbes lauriers.

Rien de meilleur pour un gros Vit qui bande,
Pour un Ribaud, qu'une ſainte Allemande.
Dans ſon pertuis, qu'il entre ſans frayeur;
Et s'il parvient à la mettre en humeur,
A l'échauffer, à la rendre friande,
La belle, enfin dépoſant ſa hauteur,
Et déployant ſes ſolides attraits,
Lui fournira des plaiſirs ſans regrets.
Des bords fatals de la chaude Italie,
Des Cons latins, ne me parlez jamais.
Lieux empeſtés ſéjour de perfidie,
De vos dangers j'éprouvai tous les traits.
Le Vit bandant, la bourſe bien garnie,
J'étois venu parcourir vos guérets;
Sans deux écus, & la couille pourrie,
Je ſuis ſorti de vos adroits filets.
Serrant le Cul, en paſſant à Florence,
J'avois fraudé les taxes du Pays;
Ingrat dans Rome à plus d'une Eminence,
J'avois bravé les Priapes bénis,
Et mépriſé la facile aſſiſtance
De ces vieux Cons aux étrangers permis,
Qu'à trois ou quatre on fout par convenance.
Naples reſtoit; ce fut-là mon écueil;
J'y fus pincé par un Con de Princeſſe.
Elle étoit belle, & du premier coup-d'œil,
Dans tout mon corps elle porta l'ivreſſe,
Le feu brûlant qu'on appelle tendreſſe.
Je l'adorois, elle s'en prévalut;

Mit à profit mon extrême foibleſſe,
Tira de moi tout ce qu'elle voulut,
Prit mon argent, me donna la vérole:
Mais d'un tel coin, ſi complet, ſi coſſu,
Que dans trois mois la vaine caſſerole
Ne put me rendre un embonpoint perdu.
Mal circonci par la pierre infernale,
On eut recours au tranchant biſtouri,
Et, ſous les murs de la maiſon Papale,
On m'enléva la moitié de mon vit.
Ainſi, jadis les funeſtes Latines,
Sales beautés, infectes libertines,
Aux Africains, aux ſoldats d'Annibal,
Pour ſeul cadeau donnerent le gros mal,
Dont il advint que le vainqueur de Rome
Fut hors d'état de combattre en grand homme
Ça, mes amis, puiſqu'un grand Général
N'en peut ſortir ſans quelque Condilome,
Sans noir Virus, fuyez l'endroit faital,
Où la Vérole autrefois prit ſa ſource.
Napolitains, deſſéchez-moi la bourſe;
Mais en m'offrant la douce volupté,
N'infectez pas ma robuſte ſanté
De tous les maux que procure Cyterre.
Vivent, ma foi, la France & l'Angleterre
Et la Hollande; aux Bagnaux, aux Bordels,
Aux Muſicos, on peut foutre en tonnerre,
Sans y gagner les maux longs & cruels
Tant redoutés de lubriques mortels;
Fatal Fléau qui déſole la Terre!

CHANT CINQUIEME.

SI je voulois dépeindre la Vérole
De ſes tourmens tracer un vrai tableau ;
Sans traits chargés, ſans futile hyperbole,
De Cupidon déchirant le bandeau,
Jeunes Fouteurs, effrayés du tombeau,
Des doux plaiſirs abandonnant l'idole,
On vous verroit renoncer aux amours,
Et dans l'ennui couler de triſtes jours.
Raſſurez-vous : que l'eſpoir vous conſole ;
Il eſt encor d'adorables objets,
Solides, ſains, retenus, & diſcrets,
Qui du virus ignorant les ravages,
En tous les temps méritent vos hommages.
Adorateurs de leurs divins attraits,
Courez jouir ſur de tendres rivages,
Du ſentiment éprouver les effets,
Et du retour recueillir les bienfaits.
L'eſprit en paix, le corps ſain & robuſte ;
Le cœur frappé des appas d'un beau buſte,
Qu'il eſt flatteur de poſſéder le Con,
Les charmes neufs d'une jeune Tendron.
Qu'on a ſéduite, & qui, loin de ſa mere,
Reçoit d'amour une leçon premiere !
Figurez-vous un conin débutant ;

Livré ſoudain aux aſſauts d'un Amant,
Qui l'attaquant avec une ardeur mâle,
Et ce penſeur, Rouſſeau le Génevois,
Sophiſte habile, étrange Miſantrope,
Dont les travers ont étonné l'Europe,
Contre l'Amour en travaillant des doigts,
En le lardant d'une vaine apoſtrophe,
Pour cent beautés vit lever ſon Anchois.
L'ardent Auteur des Lettres d'Héloïſe,
Des voluptés ne peut être l'ennemi;
Sa plume brûle, on voit la paillardiſe
Se déceler dans ſon cauſtique écrit.
Eh! qui ne ſait, que l'Ecrivain d'Emile,
Pour ſa ſervante éprouva de beaux feux,
Qu'imitateur des foibleſſes d'Achille,
Sa Briſéis le rendit amoureux.
Errant tous deux de montagne en montagne
Traînant partout ſa ſoumiſe Compagne,
Rouſſeau prouva, qu'en l'amoureux aſſaut,
A bien compter, le Sage n'eſt qu'un ſot.
A le combler quand les plaiſirs s'empreſſent,
La riſon fuit, les motifs diſparoiſſent.
Et tout poſé, la vertu n'eſt qu'un mot,
Qu'un maſque uſé, dont perſonne n'eſt dupe.
De ſon plaiſir chaque mortel s'occupe,
Met tout ſon art à parer ſon deſtin,
A ſe forger un ſort doux & certain.
De Marmontel liſez le Béliſaire,
C'eſt un modele, un chef-d'œuvre moral;

Mais apprenez qu'il aima d'Aubeterre,
Qu'il fut fidele au tribut animal.
D'un coup de Cul, s'y loge & le pourfend.
Le corps unis, d'une amitié brutale
Chériſſent moins les faciles appas,
Que le bonheur dont Vénus libérale
Comble les cœurs ſenſibles, délicats.
Les enivrent d'une tendreſſe égale,
La volupté s'empare de leurs ſens,
Et les retient dans ſes nœuds ſéduiſans.
Juſqu'aux Cieux le plaiſir les tranſporte;
Ils ſont heureux, ſans art, ſans trahiſon;
Dans leurs écarts s'ils perdent la raiſon,
Vénus les guide, & l'amour les eſcorte.
Pour le plaiſir les cœurs humains ſont faits;
De cet aimant, qui peut fuir les effets?
Voyez des Grands la perfide Cohorte
Des jeunes Cons éprouver les attraits,
Aux voluptés ſans ceſſe ouvrir la porte,
De la beauté paroître les amis,
Servir l'amour en eſclaves ſoumis.
Rois, Généraux, Conſeillers & Miniſtres,
Jeunes, Vieillards, Philoſophes & Cuiſtres,
Sont travaillés par les mêmes deſirs,
D'un même pas tous courent aux plaiſirs.
Du tendre amour le chemin eſt rapide,
Il eſt ſi doux de lui payer ſes droits,
Tout y convie, & l'honneur inſipide
Très-rarement décide notre choix.

Quand Monteſquieu brocha *l'Eſprit des Loix*,
Il habitoit dans le *Temple de Gnide*;
Vive! Dorat, Poëte Foutro-Mane,
Ses vers heureux expriment ſes deſirs;
Sans afficher une Muſe profane,
Il embellit le regne des plaiſirs.
On voit qu'il ſuit partout ſon caractere,
Mettant en vers ce qu'il éprouve en lui,
Jugeant à froid des foibleſſes d'autrui;
Nouvel Ovide, habitant de Cytherre,
Il peint en maître & l'amour & ſa mere.
De ſa Zélis fraiche, ſortant du bain,
J'aime à toiſer ſa lubrique ceinture;
De ſa Cloris l'admirable peinture
Me fait bander, j'ai le Vit à la main
En la voyant; j'adore la luxure,
Qu'un Peintre adroit, d'un pinceau libertin,
Sait crayonner, en traçant la Nature;
Tous ces Rimeurs, ſublimes, ennuyeux,
Dont les Romans en cinq actes pompeux,
Froids canevas de faits invraiſemblables,
Peignent ſans ſel des amours pitoyables,
N'ont aucun droit à me toucher le cœur.
Et que m'importe un Monarque, un Vainqueur,
Encor fumant du ſang de ſes ſemblables,
Qui, tout bouffi, raconte avec froideur
Ses feux glacés, ſon orgueilleuſe ardeur?
D'un gros manant je préfere la flame

J'y lis ſon cœur, j'y démêle ſon ame;
Ses ſentimens ſont d'un ſincere aloi,
Et quand d'amour il reconnoît la loi,
C'eſt ſans détour qu'il ſouſcrit à ſon maître;
Il eſt vraiment tel qu'on le voit paroître,
N'uſe jamais d'un langage emprunté,
Fout avec nerf, aime avec vérité.
De l'intérêt ignorant la puiſſance,
Le plaiſir ſeul guide ſa jouiſſance:
Son Vit heureux ne craint aucun revers;
Dans ſon amante il voit tout l'Univers.
Peuple marchand, intéreſſé, ſtupide,
Froid, monotome impudemment avide;
Sots Hollandois, qui priſant un tréſor
Par-deſſus tout, victimes de vos veilles,
Au ſentiment refuſant les oreilles,
Ne ſavez rien, n'adorez que l'or,
Courez jouir: votre printemps s'écoule!
Servez l'amour, goûtez-en les appas,
Et prévenez les horreurs du trépas.
Lorſque la Parque à la marche rapide,
Aura tonné, que feront vos ducats?
Traîner par goût une vie inſipide,
Sans intervalle entre de longs travaux,
Sans preſcrire un temps pour le repos,
Du galérien c'eſt s'impoſer la chaîne.
Dame fortune en ſon cortege traîne
Les noirs ſoucis, étouffe la gaieté;
L'ambition éteint la volupté,

Triſte Plutus, laborieux avare,
A qui les biens offrent ſeuls des appas,
A tes amis, à toi-même barbare,
Que fait ton or relegué dans des ſacs?
Veux-tu ſavoir quel eſt le bien ſuprême,
Fais des heureux, ſois fortuné toi-même,
Cherche un objet qui t'eſtime & qui t'aime,
Sois-en épris, ſers-toi de tes écus,
Jouis, ſinon tes biens ſont ſuperflus.
Ouvre les mains, fais valoir tes richeſſes,
Que tes amis éprouvent tes largeſſes;
D'une beauté, que le ſort maltraita,
Fais le trouſſeau, ſois prodigue, aimes-là.
Je perds le temps à prêcher ma morale,
A l'Harpagon qui ne ſait qu'entaſſer,
Et point jouir: mais la Parque brutale
Eſt à l'affut, & va le ramaſſer.
Jeune héritier Creſus imbécille,
Qui s'aſtreignit dans un modique azyle
A ſe morfondre auprès de ſes écus,
Avec ſon or acquiert des vertus;
Vis noblement dans l'heureuſe abondance,
Sois le ſoutien, l'ami de l'indigence;
Malgré tes biens, ſouviens-toi qu'un mortel
N'eſt diſtingué qu'à raiſon du mérite.
N'imite pas le fils de Montmartel,
Le ſot Brunoy, ce jeune décrépite,
Qui de ſes biens, par un zele hypocrite,
Court enrichir & le prêrre & l'autel.

Vouloit-il pas, dans sa sotte boutade,
Vers les lieux saints porter ses pas dévôts,
Accompagné de cinquante autres sots,
Exécuter une folle croisade,
Et pour beaux fruits de cette pasquinade,
En Palestine aller laisser ses os!
Cher Foutro-Mane, en ta veine comique,
Sois travaillé d'un tout autre desir:
Leve plutôt un Sérail magnifique,
Orne, construits des temples au plaisir!
Dans tes boudoirs galans, faits par les graces,
Prodigue l'or, accumule les glaces,
Qui, mille fois répétant les objets,
De la beauté décelent les attraits.
En des soupers, où Cupidon préside,
Suis bonnement la nature pour guide,
Des beaux esprits consulte les discours,
Puis remets ton destin aux amours.
Vois les Prélats, cette race prudente,
User du temps, éloigner toute attente,
Se réjouir, se forger d'heureux jours,
Et pour mieux foutre, inventer cent détours.
Veux-tu t'instruire, & bien connoître l'homme
Va calculer les Cardinaux dans Rome.
Vois-les servir & les Cons & Culs;
Tous ses Fouteurs, ou bien ne bandent plus.
Spinola fout la sale Palestrine;
Albani frappe au trou d'Altiéri;
Bernis chargé d'esprit & de cuisine,

De Sainte-Croix gratte le Con pourri.
Ultra-Montain, dans la force du terme,
Bougre avéré, las d'injecter ſon ſperme
Dans des conduits, mille fois raſſaſiés,
Diſant qu'en Con l'on fout trop à ſon aiſe,
Priape en rut, le Cardinal Borgéſe
Cherche des Culs les canaux empeſtés.
Les Monſignors, imprudente vermine,
Dont Rome abonde, ennuyeux Preſtolets,
Lâches Gîtons, Fouteurs à bas violets,
De la Vérole & de la Criſtalline
Font magaſin, avancent le Vit bandant,
Aux dignités n'arrivent qu'en foutant.
Ami, crois-moi, tout ſe fait par la Couille,
Ou par le Con; le Saint Pere haletant
Encor par fois, quelque vieux coups dérouille,
En Con, en Cul, ſelon ſon doux penchant.
Le croiroit-on? l'adorable Théreſe
Des Autrichiens laſſe les plus gros Vits;
Son directeur & le Prince Kaunitz,
A coup de Cul la faiſant pâmer d'aiſe,
Dans les plaiſirs égarent la raiſon,
Rien de plus juſte? eſt-on Impératrice
Pour ſe conduire en agnès, en novice,
Pour en chaumer, & ſe branler le Con?
De Pétersbourg l'aimable Souveraine
Fout à gogo, ſuce ſes Chambellans,
Ses favoris; les charge de préſens
Et de cordons, pourvu qu'ils ſoient bandans,

Que dans le lit ils la traitent en Reine.
Par-tout ailleurs elle ſe montre humaine,
Douce, clémence, écoutant les raiſons,
Pardonnant même aux noirs trahiſons;
Mais ſur l'article elle eſt bonne Allemande;
Point de quartiers elle prétend qu'on bande,
Et qu'on la foute, en dépit de la Loi.
Foutez la bien, demain vous ſerez Roi.
Poniatowski, peu taillé pour le Trône,
A ce jeu-là ſçut gagner la couronne.
Roi-Foutro-Mane, il néglige ſa Cour
Et ſes Soldats ne ſervent que l'amour.
Les froids du Nord, les neiges & les glaces,
Aux doux plaiſirs prêtent encor des graces,
Des membres ſains proſcrivent la langueur,
Des Vits mutins renforcent la vigueur.
Brandt, Stuenſée, innocentes victimes,
Qu'à la fureur d'un Peuple audacieux
On immola pour de prétendus crimes,
Pour avoir fait plaiſir à deux beaux yeux,
L'éuſſiez-vous cru, qu'en foutant Caroline,
De l'échafaud vous preniez le chemin,
Que du Clergé l'aſſemblée aſſaſſine
Vous lanceroit un décret inhumain?
Dannois cruel, ignorant & ſauvage,
En égorgeant deux Fouteurs malheureux,
Dont le ſavoir eût inſtruit tes neveux?
Siecle de fer, où de l'inconſéquence,
De la ſottiſe, on chérit la puiſſance!

Tout

Tout porte à foutre, attiſe les deſirs,
Un tendre objet vous invite aux plaiſirs,
Puis il faudra mettre ſon Vit en poche,
D'un Con en rut eſſuyer la taloche
Sans dire mot ſans répondre à ſon choix,
Du célibat gardant les dures loix!
Vouloir qu'un cœur ſoit toujours inſenſible,
C'eſt aux mortels demander l'impoſſible!
Que je vous plains! ô Filles de mes Rois,
Qui tous les jours rencontrez des Hercules,
Et ne pouvez par des Loix ridicules,
Aux ſens émus donnant un libre cours,
Vous engager ſous la loi des amours!
D'un ſavetier la facile héritiere
Eſt plus heureuſe, & peut de ſes beaux jours
Fixer l'uſage, égayer ſa carriere,
Choiſir des Vits le plus gros, le plus long,
Sans s'épuiſer à ſe branler le Con,
Après avoir dans le concubinage
Tiré parti des amours de paſſage,
Fait maint eſſais de ſes goûts différens,
D'un gros butor elle charme les ſens:
Et le garotte aux nœuds de l'Hyménée,
Heureux Manans! canaille fortunée!
Connoiſſez mieux les biens de votre état,
La liberté, la pénible victoire.
Libres de ſoins, d'énnuis & de deſirs,
Peu curieux d'une frivole gloire,
De mériter un feuillet dans l'hiſtoire,

Vos jours obſcurs ſont tous pour les plaiſirs!
Un pareil ſort vaut mieux que la richeſſe,
Que les devoirs qu'exige la Nobleſſe!
Je m'aime mieux roturier jouiſſant,
Que triſte Roi, que Noble languiſſant.
Le Con me plaît, il faut que je m'y plonge,
Que je courtiſe une fraîche beauté,
Dont l'œil mutin, ſymbole de ſanté,
Du tendre amour m'offrent le doux menſonge
Ou du retour l'aimable vérité.
Faire un Cornard, endormir une mere,
D'un bel objet appaiſer la rigueur,
Ami Fouteur, c'eſt regner ſur la terre,
C'eſt obtenir le ſuprême bonheur!
C'eſt égaler les Maîtres du tonnerre!

CHANT SIXIEME.

VIVE à jamais l'art ſublime & divin,
Qui des mortels prolonge le deſtin,
Leur fait couler des jours purs & tranquilles;
Qui du Bonheur rend les ſources fertiles,
Prodigue à l'homme, à force de travaux,
Des biens nombreux, & diſſipe ſes maux!
Divinité, que l'Univers implore,
A qui jadis les Grecs dans Epidaure,
A deux genoux demandant la ſanté,
Offrent ſans ceſſe un culte mérité,
Eclaire-moi des feux de ton génie,
Donne à mes vers cette douce harmonie
Qui des lecteurs décide le bon goût,
Qui ſçait charmer & triompher de tout!
Découvre-nous ta ſage théorie,
De tes tréſors l'immenſité chérie;
De tes ſecours les merveilleux effets,
Et tout le prix de tes puiſſans bienfaits!
Vous, dont le temps conſacre la mémoire,
Qui jouiſſez de la flateuſe gloire
De ſoulager la foible humanité,
Par les efforts d'un ſavoir reſpecté,
Doctes humains, recevez mon hommage.
Puiſſe mes vers avoir votre ſuffrage,

Et conſerver aux races à venir
De vos talens le brillant ſouvenir !
Agirony, Praticien magnanime,
Dont l'élexir, découverte ſublime,
Lave le ſang, diviſe les humeurs,
Diſſout les glairs, les plus fortes tumeurs,
Hâte le cour de la limphe épaiſſie,
Répare à neuf l'urétre & la veſſie,
Aux nerfs uſés rend la force & la vie,
Soyez couverts de lauriers immortels ;
Tous les Fouteurs vous doivent des Autels !
Jamais Keſſer, à force de dragées,
N'a du Virus pû chaſſer le levain ;
Le mal ſurvit, les humeurs enflammées
Dans tout le ſang voiturent le venin.
Envain Danran, farfouillant un Engin,
Vient follement y fourrer ſes bougies,
Le feu s'accroît, les fibres affoiblies
Trompent l'effet d'un remede incertain.
Du corps humain altérant la ſtructure,
Le Sublimé, le dangereux Mercure,
Sont des poiſons, autant que des ſecours,
Rendent les Vits inoptes aux Amours,
Et des Fouteurs abregent les beaux jours.
Les minéraux corrompent la Nature,
Forçant le jeu des glandes ſalivaires,
S'inſinuant par d'étranges ſueurs,
Ils font bientôt de jeunes poitrinaires,
Des eſtomachs ſont les sûrs deſtructeurs,

En peu d'inſtans dérangent l'exiſtence,
Des la jeuneſſe enfantent l'impuiſſance.
Lorſque l'Amour, dans vos brûlans canaux,
Aura filtré le plus cuiſant des maux,
Dans votre ſang gliſſé les eaux profanes,
Fuyez ſur-tout, prévoyants Foutro-Manes,
Des frictions l'emploi pernicieux.
Vous pourriez perdre ou les dents ou les yeux,
Dans les douleurs traîner des jours affreux,
Et par les fruits d'une Vérole attroce,
Périr ſans ſoins par un trépas précoce.
Maudit Colomb, tes voyages cruels,
Tes grands exploits dans la ſalle Amérique,
Pour tous préſens, à des heureux mortels,
Ont procuré la cauſe vérolique,
Leur en laiſſant des gages éternels!
Fatal écueil pour un Vit intrépide,
Croyant entrer dans un Con propre & ſain,
Il ſe fourfoye en un Vagin putride,
Qui le ſallit, & lui pourrit l'Engin.
Lurétre cuit, le Priape ſe dreſſe,
Piſſe ſans fin, éjacule ſans ceſſe,
Chancres, Porreaux naiſſent en un moment,
Et le prépuce, aſtreint autour du gland,
Ne permet plus que le Vit décalotte..
Fut on-on alors ſavant comme Hérodote,
Ou de Fréron, eût-on le court eſprit,
On eſt bien ſot quand on ſouffre du Vit,
Lorſque, forcé de répandre des larmes,

Des Cons pourris on déteſte les charmes.
De ce Vieillard les muſcles rallentis,
A force d'art, réparés, rajeunis,
En fourbiſſant la divine Montroſe,
Croyent cueillir une charmante roſe,
Et ſavourer les biens du Paradis....
Pour fruits fâcheux de ſon Apothéoſe,
Son Vit gonflé pâtit d'une exoſtoſe,
Et va tomber ſous d'affreux biſtouris.
Nouvel Eſon, abhorrant l'impuiſſance,
Cherchant partout la ſource de Jouvence,
Du Stix infect, il ne trouve que l'eau,
Et tous les Cons le hâtent au tombeau.
L'adoleſcent, de breuvages perfides
Faiſant uſage, épuiſe ſa vigueur,
Ne bande plus que par les cantarides,
Et dès vingt ans éprouve la langueur.
Jettez les yeux ſur ces beautés flétries,
Qui, du plaiſir victimes avilies,
De leur viſage, à force de carmin,
De bleu, de verd, ont abimé le teint.
Pour réparer des débauches l'injure,
L'Art les ſert mal, il rend mal la nature.
Peut-on chérir de factices attraits,
Santir du goût pour des appas défaits,
S'amouracher d'une triſte peinture,
Qui pour charmer emprunte de faux traits?
Les yeux cernés, la figure livide,
Il convient peu d'être paillarde, avide;

Lorſque l'on n'a que des charmes ternis,
D'oſer prétendre à de robuſtes Vits.
A ſon ſouper une femme m'invite,
Me ſemble jeune, abondante en tetons;
Je crois tenir le phénix des tendrons.
Juſques au lit l'art ſoutient ſon mérite,
Mais en foutant je reconnois l'erreur;
D'entre ſes bras je ſors avèc fureur,
Et foudroyant ſa face décrépite,
Je ne la vois que comme objet d'horreur.
Triſtes exploits, où les femmes brutales,
En agrémens, en jeuneſſe inégales,
Des Vits bandans ſurprennent la faveur,
Et des ribauds eſcroquent la vigueur!
Le fait eſt doux, quand l'amour réciproque
Dans le Coit leve toute équivoque;
Lorſqu'un Fouteur, diſpos, nerveux, ardent,
Attaque un Con, alerte, intéreſſant,
Un Con nouveau, ſous gentille figure,
En appétit, écumant de luxure.
Dans cet aſſaut, les coups portent à plomb;
Le Vit chatouille & les bords & le fond.
Du clitoris les deux brûlans ovaires
Sont irrités par cent doux frotemens;
& des pubis les combats débonnaires
A la décharge excitent tous les ſens.
Le Con preſſé par ſon ardeur natale,
Prête collet aux muſcles érecteurs,
Pompe les ſucs, la liqueur ſéminales,
Et fait au Vit verſer de tendres pleurs.

N'avez-vous pas, au milieu des campagnes,
Vu par haſard quelque jeune Margot,
Jeune, bien faite, aimant quelque Pierrot,
Fuir prudemment ſes jalouſes compagnes,
Se retirer à l'ombre d'un ormeau,
A ſon Galant prêter un brillant groupe,
Et le portant ſur le ventre & la croupe;
En recevoir plus d'un robuſte aſſaut?
Comme ils y vont de l'avant, de l'arriere!
Quel doux liant dans leur ſouple charniere!
Rien qu'à les voir, on bande de plaiſir,
Vit en arrêt, on ſent même deſir,
Et ne pouvant ravir au Ruſtre habile
Son frais gibier, ſa Paiſanne agile,
Le corps en rut, pour calmer ſon eſprit,
En leur honneur on ſe branle le Vit.
Combien de fois, en voyant une âneſſe,
De ſon baudet eſſuyer la careſſe,
Mouvoir le Cul, ſeconder ſon ſauteur,
Ai-je en mon coin ſecoué mon Docteur.
Quand je vois foutre il faut que mon Vit dreſſe;
Pour un Ribaud l'exemple eſt tentateur.
Comme j'aimois, dans ma verte jeuneſſe!
Pas un ſeul Con ne m'étoit défendu;
Quoiqu'étranger, j'étois bientôt connu:
Toute beauté chatouilloit ma tendreſſe,
Je lui contois mon amour éperdu,
Avec ardeur la titrant de Maîtreſſe,
Je lui prouvois mes feux à coups de Cul.
On me croyoit, ou l'on faiſoit tout comme,

J'étois tenu pour un fort aimable homme,
Et plus d'un Con de haute qualité
Brigua l'honneur d'affoiblir ma ſanté.
On y parvint, à force d'être utile,
Mon Vit baiſſa, je ceſſai d'être agile,
Et de dix coups, que je foutois par nuit,
A deux ou trois mon Priape eſt réduit.
Encor, faut-il que ma facile Amante,
Pour mes lenteurs commode & complaiſante
Ne perde pas l'inſtant de mon ardeur.
Le temps varie: à la flamme brûlante
Des jeunes ans ſuccede la froideur;
Et je bénis la nature prudente
D'éterniſer le deſir dans mon cœur,
De m'accorder un Automne tranquille,
Bon appétit & paiſible ſommeil.
Au genre humain déſormais inutile
Pour la peupler je lui dois le conſeil.
Dans tous les cas de la Foutro-Manie,
Je veux ſans ceſſe exercer mon génie,
Aux débutans inculquer des leçons,
Et travailler à la gloire des Cons.
Il faut à temps ſavoir faire retraite,
Se réformer ſans tambour, ni trompette;
Quitter les Cons avant d'en être banni,
Et dans l'hiver faire un fort à ſon Vit.
Auſſi, choyant ma ſage Gouvernante,
Et lui donnant un pouvoir circonſcrit,
Je l'ai choiſi pour ſaine confidente.

Elle me ſert du poignet, au beſoin,
Même du Con, ſans exiger grand ſoin,
Et pardonnant à ma Couille indiſcrete,
Elle m'amene encor quelque fillette,
Qu'avec plaiſir je fous par indivis,
A tour de rôle avec quelque Commis,
Qui prétendant en faire ſon épouſe,
La guette à l'œil, & ne ſe doute pas
Qu'au grand mépris de ſon humeur jalouſe,
De ſa future on flétrit les appas.
Aux Cons de Cour, ces Cons là font la nique,
Foutent de bon, ſans tons, ſans politique,
Connoiſſent peu les complimens uſés,
Et n'offrent pas des attraits épuiſés.
Des cheveux noirs, & point de contrebande,
Trente-trois dents, une bouche friande,
Un ſein d'albâtre. admirable en contours,
Aimant vainqueur, le tombeau des Amours,
Quel temple heureux pour porter ſon ofrande:
En y penſant, en le traçant je bande,
Tous mes deſirs me font ſuivre les Loix;
Ami, lecteur j'y cours poſer l'anchois...
Ciel! d'où reviens-je? en ma brûlante flamme,
Mes ſons pâmés ont égarés mon ame!
Dieux! que d'amour exiſte dans mon cœur!
De mes beaux ans que n'ai-je la vigueur:
Dans ſon pertuis paſſant des nuits entieres,
J'y braverois les Parques meurtrieres,
Et ſur ſon Con faiſant peu cas du ſort,

J'y trouverois & la vie & la mort.
Faudra-t-il donc pour inique Protaſe,
Le Vit mollet, expirer en Viédaſe,
Près de ſon lit, avoir un radoteur,
Et regretter d'avoir été Fouteur?
Parce qu'Adam, dévorant quelques pommes
Du ſerpent fut la dupe & le dindon,
Fatal deſtin, tu prétends que les hommes,
En vieilliſſant, ne puiſſent plus du Con
Faire à leur gré le légitime uſage?
Contes de vieille, inſenſé bavardage,
Qui des Fouteurs inſtruits & du bon ton,
Ne ſauront pas rallentir le beau zele!
Au Créateur tout l'Univers fidele,
Croiroit en vain le braver en foutant;
C'eſt l'honorer: tout mortel en naiſſant,
Du premier cri rend hommage à ſon maître,
A l'Eternel, au Dieu qui le fit n'aître,
Qui le ſoutient, lui permet de lever
Son front vers lui, de foutre, d'adorer.
Moi, quand je fous dans ma reconnoiſſance,
je bénis fort la céleſte puiſſance,
Qui me forgeant tout exprès pour le Con,
De cent beautés me créa l'étalon;
En les ſervant, je ſuis ma deſtinée:
Et ces Docteurs, dont la voix ſurannée
Fronde des Vits les utiles exploits,
Sont cependant ſujets aux mêmes Loix.
Le doux plaiſir les ſéduit & les touche;

Epris, friand, de baiſers ſur la bouche,
Ils vont cueillant la roſe des Amours,
Et finement ſe treſſent d'heureux jours.
Sans héſiter, ſans ſcrupule, ſans doute,
Il eſt de loi, que chaque mortel foute,
Qu'il ſoit exact à peupler l'Univers.
Pluton, Minos, foutent dans les enfers,
Alternando ſe paſſent Proſerpine,
Bravent de loin la colere Jupine,
Et de la Couille éprouvant les plaiſirs,
Donnent l'eſſor aux lubriques deſirs.
Le Moine fout, le Paiſan, l'Augure,
Egalement ſatisfont la nature,
Aiment la chair, brûlent dans les harnois;
Courent aux Cons en chériſſent les loix.
C'eſt très-bien fait; tout eſt bien ſur la Terre.
Le Champ produit, la L'ymphe déſaltere,
Le fruit me flatte, & le pain me nourrit,
L'air me ranime, un Con me divertit,
A tout mon être eſt un point néceſſaire,
Et dans ſes tours fait plaiſir à mon Vit.
D'après-cela, Foutro-Manes agiles,
Vivez contens, robuſtes & tranquiles;
Le Ciel vient-il dans vos heureux ébats,
A ſe diſſoudre, à tomber par éclats,
Bravez la foudre en d'aimables aſyles,
Dans les Bordels foutez juſqu'au trépas.

FIN.